**INTERVENTION SUR LES NOUVEAUX PROGRAMMES DE PREMIERE**

**OBJET D’ETUDE** : La littérature d’idées du XVIème au XVIIIème siècle : il s’agit de mettre en évidence les liens qui se nouent entre les idées, les formes et le contexte culturel, idéologique et social dans lequel elles naissent.

**ŒUVRE COMPLETE** : La Fontaine, *Fables*, second recueil, livres 7-11.

**THEME** : Imagination et pensée au XVIIème siècle

**PROBLEMATISATION** : L’association des notions de « pensée » et d’« imagination » est au cœur de la réflexion générique à propos des fables et ce pour deux raisons :

* *Primo*, la conjonction des deux termes constitue ce que La Fontaine désigne, dans la préface de 1668, sous le nom d’apologue, c’est-à-dire, un court récit d*’imagination* duquel se dégage une *pensée* ou une vérité morale ou philosophique. En effet, la spécificité de la fable réside dans une construction spécifique à l’intérieur de laquelle la *pensée*, - la moralité - entendue comme la faculté de connaître, de raisonner, et de juger, passe par l’*imagination* – le récit - dans le sens de création d’images mentales, sur le modèle de l’allégorie.
* *Secundo*, dans la deuxième *Méditation*, Descartes donne de la faculté de *penser* un sens large : chez lui, la *pensée* se confond avec la conscience et avec l’âme dont la nature, *comme res cogitans*, n’est que de penser : c’est aussi bien douter, comprendre, vouloir, porter des jugements que sentir ou *imaginer* (c’est-à-dire produire des représentations). Fondamentalement, **la pensée est, avec le langage, ce qui distingue le plus fondamentalement les hommes des animaux.** Or,dans les fables animalières, la signification morale se fonde sur un principe de transposition du monde humain dans l’univers des espèces animales qui n’a de sens que par l’idée qu’il existe des points communs observables entre hommes et animaux (cf. physiognomonie comparée). Dénier aux animaux toute forme de pensée, c’est rendre caduque la pertinence même de la fable.

**PRESENTATION**: LES ANIMAUX MACHINES : (cf. Elisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes*)

* Etudier la question des animaux-machines permet de mettre en relation l’écriture des fables avec les débats intellectuels du XVIIème siècle. La question est d’ailleurs omniprésente dans le second recueil des fables (voir « Discours à Madame de la Sablière »).
* Ce thème a l’avantage didactique de créer des liens avec la spécialité « Humanité, littérature et philosophie » : voir deuxième semestre : *Les représentations du monde*, « L’Homme et l’animal ».

CONCEPTION CARTESIENNE

Dans son *Discours de la Méthode*, Vème partie, Descartes tente de définir ce qu’est l’âme en s’opposant aux conceptions aristotéliciennes. En effet, pour Aristote, l’âme humaine est triple :

* Végétative (assure la croissance, la nutrition, la reproduction)
* Sensitive (assure la perception, l’appétit sexuel, les mouvements)
* Raisonnable (seule séparable du corps)

Descartes propose une nouvelle conception physiologique dans laquelle tous les phénomènes vitaux peuvent être expliqués par des mécanismes corporels.

L’âme n’est donc plus nécessaire à la vie : ce qu’elle apporte c’est la conscience qui accompagne certains phénomènes physiques : elle est immortelle.

Comme l’âme pour Descartes ne peut être conçue clairement qu’immortelle, la donner à des animaux tourne le salut en dérision : « Si les bêtes pensaient ainsi que nous-mêmes, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous ; ce qui n’est pas vraisemblable, à cause qu’il n’y a point de raison pour le croire de quelques animaux sans le croire de tous et qu’il y en a plusieurs trop imparfaits pour croire cela d’eux, comme le sont les huîtres, les éponges, etc. » *Lettre au marquis de Newcastle*

= Les animaux sont comparables à des automates car ils sont dépourvus d’âme ce dont témoigne l’absence chez eux de langage.

**Révolution de Descartes : la différence entre les hommes et les animaux n’est plus seulement une différence de degré** (comme chez Montaigne *Essais* II, 12 « Apologie de Raimond Sebond ») **mais une différence de nature.**

Les enjeux de la séparation ontologique entre l’homme et l’animal :

* **Philosophiques** : L’homme est détaché de la nature qu’il domine et qu’il met au service de son intelligence (conception classique de la place de l’homme dans la nature).
* **Morales** : La spécificité de l’homme réside dans la supériorité de son esprit sur son corps. L’homme doit suivre sa raison afin de dominer ses passions corporelles (conception classique du juste milieu).
* **Religieux** : En insistant sur la distinction radicale entre la nature spirituelle et libre de l’homme et la nature matérielle de l’animal, Descartes réaffirme un dualisme chrétien.
* **Scientifiques** : La distinction cartésienne implique une conception mécaniste du corps : les interactions entre l’âme et le corps se fait par la glande pinéale, le cœur fonctionne comme une pompe à chaleur (≠ circulationnisme d’Harvey).
* **Esthétiques** : L’absence de pensée chez l’animal rend caduque l’esthétique de la fable : l’apologue fonctionne en effet comme une rubrique de traité de physiognomonie mettant en relation une espèce animale et un type de comportement humain, un caractère. L’assimilation esthétique amène un parallélisme éthique ce qui permet chez La Fontaine une comparaison fondée sur l’identité relative entre homme et animal, ce qui entraîne une poétique qui humanise la bête et animalise l’homme.

De plus, constituée d’un corps (le récit) et d’une âme (la moralité), la fable se caractérise par sa structure duelle. Par analogie, la théorie de Descartes implique une survalorisation de la moralité : cela semble contredire l’autonomie grandissante que connait la narration dans les fables de La Fontaine (notamment dans le deuxième recueil).

L’OPPOSITION ANTICARTESIENNE

Cf. : La Fontaine : « Discours de Mme de la Sablière » dans lequel il critique et raille la théorie de Descartes.

Cercle anticartésien autour de Gassendi. (voir le salon de Mme de La Sablière)

Bien que non moniste, Gassendi s’oppose au dualisme de Descartes. Pour lui, la condition de la pensée humaine n’est pas différente de celle des animaux qui eux aussi imaginent, sentent, doutent, veulent et ne veulent pas… Il y a même ratiocination chez l’animal : syllogisme intuitif (un chien qui décide quel chemin prendre)[[1]](#footnote-1).

Cependant, l’homme dispose en plus d’une autre âme, incorruptible, immatérielle et individuelle créée par Dieu *ex nihilo* et infuse dans chaque homme : elle sert à l’autonomie du libre arbitre.

Cette conception sera reprise par Bernier (« Qui est-ce qui pourra jamais croire qu’un animal écorché tout vif, qui crie, qui se débat et qui grince des dents ne sente pas davantage qu’un morceau de parchemin qu’on déchirerait ? »), qui va plus loin que Gassendi en reconnaissant aux animaux un langage articulé, même si celui-ci ignore les voyelles.

**LECTURES ANALYTIQUES**

**TEXTE N°1 : Livre IX, « Discours à Madame de La Sablière », « Les deux rats, le renard et l’œuf »**

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.   
Le dîner suffisait à gens de cette espèce :  
Il n’était pas besoin qu’ils trouvassent un bœuf.   
 Pleins d’appétit et d’allégresse,  
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,  
Quand un quidam parut : c’était maître renard ;  
 Rencontre incommode et fâcheuse :  
Car comment sauver l’œuf ? Le bien empaqueter ;  
Puis des pieds de devant ensemble le porter,  
 Ou le rouler, ou le traîner :  
C’était chose impossible autant que hasardeuse.   
 Nécessité l’ingénieuse   
 Leur fournit une invention.   
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,  
L’écornifleur étant à demi-quart de lieue,  
L’un se mit sur le dos, prit l’œuf entre ses bras ;  
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,  
 L’autre le traîna par la queue.   
Qu’on m’aille soutenir, après un tel récit,  
 Que les bêtes n’ont point d’esprit !

**TEXTE N°2 : Livre X, « Les lapins, discours à M. le Duc de La Rochefoucauld »**

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
 L’homme agit, et qu’il se comporte

En mille occasions, comme les animaux :  
Le roi de ces gens-là n’a pas moins de défauts  
 Que ses sujets ; et la Nature  
 A mis dans chaque créature  
Quelque grain d’une masse où puisent les esprits :  
J’entends les esprits-corps, et pétris de matière.  
 Je vais prouver ce que je dis.  
  
A l’heure de l’affût, soit lorsque la lumière  
Précipite ses traits dans l’humide séjour,  
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
Et que, n’étant plus nuit, il n’est pas encor jour,  
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
Et nouveau Jupiter du haut de cet Olympe,  
 Je foudroie à discrétion  
 Un lapin qui n’y pensoit guère.  
Je vois fuir aussitôt toute la nation  
 Des lapins qui, sur la bruyère,  
 L’œil éveillé, l’oreille au guet,  
S’égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.  
 Le bruit du coup fait que la bande  
 S’en va chercher sa sûreté  
 Dans la souterraine cité ;  
Mais le danger s’oublie, et cette peur si grande  
S’évanouit bientôt : Je revois les lapins,  
Plus gais qu’auparavant, revenir sous mes mains.  
Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?  
 Dispersés par quelque orage,  
 A peine ils touchent le port,  
 Qu’ils vont hasarder encor  
 Même vent, même naufrage :  
 Vrais lapins, on les revoit  
 Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.  
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit  
 Qui n’est pas de leur détroit,  
 Je laisse à penser quelle fête !  
 Les chiens du lieu, n’ayant en tête  
Qu’un intérêt de gueule, à cris, à coups de dent  
 Vous accompagnent ces passants  
 Jusqu’aux confins du territoire. Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,  
Aux gouverneurs d’Etats, à certains courtisans,  
A gens de tous métiers en fait tout autant faire.  
 On nous voit tous, pour l’ordinaire,  
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.  
La coquette et l’auteur sont de ce caractère :  
 Malheur à l’écrivain nouveau !  
Le moins de gens qu’on peut à l’entour du gâteau,  
 C’est le droit du jeu, c’est l’affaire.  
Cent exemples pourraient appuyer mon discours.  
 Mais les ouvrages les plus courts  
Sont toujours les meilleurs. En cela j’ai pour guide  
Tous les maîtres de l’art, et tiens qu’il faut laisser  
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :  
 Ainsi ce discours doit cesser.  
  
Vous qui m’avez donné ce qu’il a de solide,  
Et dont la modestie égale la grandeur,  
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
 La louange la plus permise,  
 La plus juste et la mieux acquise ;  
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu  
Que votre nom reçût ici quelques hommages,  
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,  
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,

Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde  
 Qu’aucun climat de l’univers,  
Permettez-moi du moins d’apprendre à tout le monde  
Que vous m’avez donné le sujet de ces vers.

**TEXTE N°3 : Livre XI, « Les souris et le chat-Huant »**

Il ne faut jamais dire aux gens :  
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.

Savez-vous si les écoutants  
En feront une estime à la vôtre pareille ?  
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :  
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,  
Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite  
De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.  
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
 Logeaient, entre autres habitants,  
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,  
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.  
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.  
En son temps aux Souris le compagnon chassa :  
Les premières qu'il prit du logis échappées,  
Pour y remédier, le drôle estropia  
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées  
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,  
 Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.  
Tout manger à la fois, l'impossibilité  
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.  
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;  
 Elle allait jusqu'à leur porter  
 Vivres et grains pour subsister.  
 Puis, qu'un cartésien s'obstine  
A traiter ce Hibou de monstre et de machine !  
 Quel ressort lui pouvait donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?  
 Si ce n'est pas là raisonner,  
 La raison m'est chose inconnue.  
   Voyez que d'arguments il fit.  
 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :  
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin  
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin  
       De le nourrir sans qu'il échappe.  
Mais comment ? Ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?  
Quel autre art de penser Aristote et sa suite  
  Enseignent-ils par votre foi?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

**DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES :**

**TEXTE 1 : RENE DESCARTES, *Lettre au marquis de Newcastle*, 23 novembre 1646.**

Bien que Montagne et Charon aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, [par lesquels ils expriment leurs pensées.](http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/oeuvres/descarte/newcastl.htm#exprime) Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que [les organes](http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/oeuvres/descarte/newcastl.htm#organes) leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient.

Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre que tiennent les grues en volant et celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un, et enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts, n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excréments, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais: ce qui montre qu'ils ne le font que par instinct et sans y penser. On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort différents des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que, si elles pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous, ce qui n'est pas vraisemblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huître, les éponges, etc.

**TEXTE 2 : FRANCOIS BERNIER, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, tome VII, 1678.**

Le Sieur Gaffarel a depuis peu assuré qu'un certain Augustin réformé, de ceux qui demeurent dans la forêt de Fontainebleau, lui avait dit que, revenant un soir de la promenade à son couvent, il avait aperçu un oiseau sortir du trou d'un arbre qui était creux et percé en deux endroits; que le lendemain, étant allé près de l'arbre avec ses frères pour reconnaître quel oiseau ce pouvait être, l'oiseau sortit au bruit; que tachant ensuite avec assez de peine de fourrer quelque chose par le trou d'en haut pour voir ce que c'était, ils aperçurent que le trou d'en bas était bouché et que, l'ayant ouvert, ils trouvèrent dedans soixante à quatre-vingt souris toutes vives et des épis de blé pour remplir trois chapeaux, mais que toutes ces souris avaient les cuisses rompues. Les souris devaient apparemment être la provision du hibou qui leur avait apporté des épis de maïs pour les nourrir quelque temps, cependant qu'il les mangerait l'une après l'autre.

**TEXTE 3 : FRANCOIS DE LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, 1664.**

Du rapport des hommes avec les animaux

Il y a autant de diverses espèces d’hommes qu’il y a de diverses espèces d’animaux, et les hommes sont, à l’égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d’animaux sont entre elles et à l’égard les unes des autres.

Combien y a-t-il d’hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents, les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels, d’autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité, d’autres comme des ours, grossiers et avides, d’autres comme des loups, ravissants et impitoyables, d’autres comme des renards, qui vivent d’industrie, et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d’hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d’attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n’ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent, et qui mordent quelquefois, et il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l’esprit, et qui font toujours du mal. Il y a des paons qui n’ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu’ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage ou par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n’entendent jamais ce qu’ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s’apprivoisent que pour dérober ; combien d’oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapine ; combien d’espèces d’animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu’à nourrir d’autres animaux !

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours ; il y a des vipères dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables ; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n’ont que du venin ; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d’animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu’on emploie à tant d’usages, et qu’on abandonne quand ils ne servent plus ; combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug ; de cigales, qui passent leur vie à chanter ; de lièvres, qui ont peur de tout ; de lapins, qui s’épouvantent et rassurent en un moment ; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l’ordure ; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets, de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d’oiseaux passagers, qui vont si souvent d’un bout du monde à l’autre, et qui s’exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! combien d’hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d’abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d’industrie ! combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s’établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l’économie soulagent tous leurs besoins ! combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leur plainte ! Et combien d’animaux qui sont assujettis parce qu’ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l’homme, et il exerce, à l’égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

**DISSERTATION :**

* **« Dans sa dédicace de 1668 à Monseigneur le dauphin, La Fontaine explique : ‘Je me sers d’animaux pour instruire les hommes.’ Le recours aux animaux vous semble-t-il pertinent pour faire passer ses idées ? »**

1. Cf. : Récit de Gassendi : rencontre avec deux petites hirondelles, vertement tancées par leurs parents qui leur avaient gazouillé « je ne sais quoi » parce qu’elles s’étaient laissées caresser.

   Cf. : Chien des St Innocents qui pendant trois ans coucha sur la tombe de son maître même par neige et froid.

   Cf. : Le hibou de la forêt de Fontainebleau : voir « Les souris et le chat-huant » (vraie histoire racontée par Bernier). [↑](#footnote-ref-1)